

A chaud

Ce dimanche sept février 2010, sur le superbe site de la réserve ornithologique de Moëze, se produisait la compagnie « *Les Journaliers* » qui offrait là sa plus récente production : *Les Poissons Pierre*. Dire d'abord que l'on accède à ce morceau de paradis arraché in extremis à l'agriculture assassine par un chemin crayeux qui serpente entre de grandes étendues d'eau où s'ébattent sans crainte toutes sortes d'espèces d'oiseaux. Quelques pas, et voici de la sorte relégué dans l'oubli le monde frénétique égoïste et bruyant de la civilisation moderne. On se trouve là-bas dans un espace qui ne ressemble à rien de connu, où la moindre parole déplacée risquerait de rompre le charme insolite des lieux. Mais voici heureusement du vrai théâtre sortant du sol, un théâtre sans décor, sans réplique, une production qui n'a aucun équivalent nulle part, et que les meilleurs professionnels du genre ne songeraient certainement pas à désavouer. Pourquoi ? Parce que tout y est pensé dans le moindre détail, préparé, installé, enchaîné, cent fois affiné entre temps. Artaud sans doute eût aimé ce spectacle dans lequel le réalisme animal des costumes, des postures, atteint mystérieusement sa part sublime. Qu'une production soit en effet donnée dans un décor artificiel ou naturel, la finalité du théâtre demeure partout la même : trouver les expressions ou les postures capables de produire un suspens pendant la durée duquel chaque regard trouve la ressource de se renverser sur son axe et, au-delà, de se tourner vers l'origine très incertaine du sens, vers le lieu fragile où tout n'est encore que poésie et confine au sacré. Le vrai théâtre, autrement dit, ne peut se contenter de séduire, il a le devoir de **donner à voir** et de faire penser. Il a le devoir de nous ouvrir les yeux, de nous reconduire jusqu'à ce lieu de la mémoire où, face au miroir que tend le récit gestuel, l'assurance et le quant à soi hésitent et cèdent, où le regard découvre soudainement une dramatique profondeur qui jusqu'alors lui demeurait cachée. Commenter pareil spectacle est quasi impossible car alors, le risque d'en trahir le sens et la vérité se présenterait à chaque instant. Lorsque la réalisation rejoint à ce point la passion et l'authenticité, il n'y a plus grand chose à dire. Il n'y a plus qu'à se laisser porter comme sur l'aile du grand rêve qui

pendant le sommeil nous réconcilie avec la vie et constitue notre lien essentiel et foncier avec le Monde. Ce que désigne indirectement ce spectacle concerne la misère et la grandeur de la créature souveraine et animale. Sans qu'un seul mot soit proféré et par le seul récit du corps et des images, la Compagnie Les Journaliers nous restitue ce que nous vole à chaque instant le culte aveugle de la compétition et du profit : l'âme qui séjourne entre la créature et l'homme toujours incertain d'atteindre un jour au tréfonds de lui-même l'humanité accomplie et son surcroît de beauté...

Claude Margat